

UN AVANT-POSTE DU PROGRÈS

de Hugo Vieira da Silva, avec Nuno Lopes, Ivo Alexandre, David Caracol... Alfama Films, sortie le 10 mai



SOUFFLER PLUS FORT QUE LA MER

de Marine Place, avec Olivia Ross, Aurélien Recoing, Corinne Masiero...Zelig Films Distribution Sortie le 10 mai

Si dès l'ouverture, *Souffler plus fort que la mer* prend des allures de documentaire, très vite le récit s'émancipe de cette forme pour nous entraîner dans un drame onirique, poétique et musical plutôt inattendu. Marine Place, cinéaste de courts et de documentaires sociaux, écrit et réalise ici son premier long métrage. L'histoire suit une famille de pêcheurs endettée sur une petite île au large de la Bretagne.

Pour s'en sortir, le père décide de céder leur bateau « L'indomptable » contre une prime à la casse. Leurs habitudes de vie laissent place dès lors à l'inconnu qui, lentement, va confronter les personnages à leur propre existence. Dans ce nouveau départ se révèlent les angoisses et le désespoir de cette famille. *Souffler plus fort que la mer* s'avère une promesse pleine de force, notamment grâce au personnage de la fille (Olivia Ross), qui résiste en se réfugiant dans la musique. Au son du saxophone, des plans oniriques sous-marins font vibrer aux frontières de l'irréel cette fable moderne.

NATHALIE DASSA

Jungle fever

Avec *Un avant-poste du progrès*, Hugo Vieira da Silva adapte Joseph Conrad. Brillant et radical.
PAR DAMIEN AUBEL

Il est deux. Apparitions exogènes, incongrues, tout de blanc vêtus, coiffés d'un casque colonial, au cœur luxuriant de la jungle angolaise. L'un a la jovialité corpulente du bourgeois - ce masque onctueux de la brutalité des dominants. L'autre, le chef, a le beau visage, aux traits un peu hagards, des héros fatigués. Un petit vapeur poussif vient de les déposer, en cette fin de XIX^e siècle, sur les rives d'un comptoir portugais. Excroissance lointaine, dérisoire, de l'Empire lusitanien, pointe avancée, perdue plutôt, du commerce de l'ivoire. Là les attend leur factotum noir, Makola, et une poignée d'employés autochtones léthargiques.

Un avant-poste du progrès, qui adapte brillamment une nouvelle de Conrad, est un *Apocalypse Now* sous Prozac, où l'espace serait rétréci à la scène quasi théâtrale de la bâtisse qu'occupent les deux colons, avec quelques portions de jungle pour faire bonne mesure ; où il ne se passerait d'abord rien, sinon le progrès, insidieux, d'une dissolution morale et physique. Epuisement des corps blancs, opprimés par la touffeur de la jungle. Menace de la folie, à l'instar de cette séquence où le chef se retrouve seul dans la forêt, pris au milieu de la végétation comme dans un étau que redouble encore une bande son lancinante, infusée d'inquiétante étrangeté (craquements, froissements, cris de la faune) et qui finit par le faire flancher. Il réagit en Occidental doté de la force de destruction de la technique, sort son revolver, tire à droite et à gauche, égaré.

Le jeune Portugais Vieira da Silva joue une variation d'une partition classique, celle de la confrontation de la civilisation à ce qui lui est étranger, et de sa dégradation. Comme dans *Tabou* de Miguel Gomes, mais en plus brut, en moins léché, comme si le Herzog de *Aguirre* ou de *Fitzcarraldo* avait définitivement fait son deuil de l'ampleur épique, ou encore comme chez le James Gray de *The Lost City of Z* s'il avait congédié sans autre forme de procès tout résidu du roman d'aventures. Ne restent alors, comme dressées par un naufrage sur les berges de ce coin d'Angola, que des épaves fragiles : un phonographe, la flasque dont s'imbibe généreusement le rondouillard subalterne. Tout cela est bien fait, parfaitement filmé, mais déjà vu, et on pourrait craindre que le film ne soit que ceci, la réactivation maîtrisée d'un topos.

Sauf que le fil des jours qui s'écoulent est tranché par un événement. Et que celui-ci emmène le film un cran plus loin. Car voici qu'arrivent d'autres hommes noirs, voici qu'ils ont de l'ivoire à proposer. Mais les deux Blancs sont incapables de négociateur, et c'est Makola, leur homme à tout faire, qui va se charger de la transaction. Celle-ci n'est pas anodine : les nouveaux-venus ne demandent pas d'or, mais des esclaves. Ça tombe bien, juge Makola, les employés apathiques du comptoir feront l'affaire. Ultime dissolution de la prétendue "civilisation", qui la réduit à ses éléments constitutifs, à son essence : l'échange des biens contre les corps. La marchandisation de l'humain, on dirait aujourd'hui.

